

## AVERROES ET LA TRADITION DES *SECONDS ANALYTIQUES*

HENRI HUGONNARD-ROCHE  
(Ecole Pratique des Hautes Etudes, Paris)

Depuis les travaux pionniers de Lorenzo Minio-Paluello,<sup>1</sup> on sait qu'Averroès a connu et utilisé deux traductions arabes différentes des *Seconds Analytiques*. L'une d'elles, d'auteur inconnu, a servi de base à la confection de son Commentaire moyen sur le traité d'Aristote, et elle figure dans les lemmes de son Grand commentaire au livre premier du traité d'Aristote.<sup>2</sup> L'autre traduction, attribuée à Abū Bīṣr Mattā, se trouve citée dans les lemmes du Grand commentaire au second livre du traité d'Aristote. A l'époque des recherches faites par Minio-Paluello, le Grand commentaire d'Averroès aux *Seconds Analytiques* n'était connu que par la version hébraïque de Qalonymos ben Qalonymos (effectuée en 1314), et par trois versions latines faites à partir de l'hébreu par Abraham de Balmes, Giovanni Francesco Burana, et Jacob Mantino (celle-ci, partielle, ne couvrant qu'une partie du livre premier).<sup>3</sup> Le Commentaire moyen, en revanche, était connu en arabe, et dans deux traductions latines, dont l'une faite sur un intermédiaire hébreu, conservé et dû à Jacob Anatoli (composé à Naples en 1232).<sup>4</sup> Depuis lors, une partie du premier livre du Grand commen-

---

<sup>1</sup> Voir son article «La tradizione semitico-latina del testo dei *Secondi Analitici*», *Rivista di Filosofia Neo-Scolastica* 43 (1951): 97-124, repr. dans L. Minio-Paluello, *Opuscula. The Latin Aristotle* (Amsterdam, 1972), pp. 127-154.

<sup>2</sup> Nous emploierons les appellations traditionnelles de «Grand commentaire» et de «Commentaire moyen», qui désignent sans ambiguïté pour le lecteur moderne des commentaires bien précis, et nous renonçons aux appellations arabes, telles que *taḥṣīs* ou *tafsīr*, dont on sait maintenant que les sens étaient multiples et fluctuants dans l'usage médiéval; voir, sur ce sujet, D. Gutas, «Aspects of Literary Form and Genre in Arabic Logical Works», dans Ch. Burnett, éd., *Glosses and Commentaries on Aristotelian Logical Texts. The Syriac, Arabic and Medieval Latin Traditions*, Warburg Institute Surveys and Texts XXIII (London, 1993), pp. 29-76 (spécialement pp. 31-43).

<sup>3</sup> Sur ces versions, qui ne nous intéresseront pas ici, voir Minio-Paluello, *Opuscula*, pp. 150-154.

<sup>4</sup> Voir Minio-Paluello, *Opuscula*, p. 146. Le texte arabe du Commentaire moyen a été publié à plusieurs reprises au cours des dernières années: Averroes, *Middle Commentary on Aristotle's Posterior Analytics*, critical edition by M.M. Kassem, completed, revised and annotated by Ch.E. Butterworth and A.A. al-M. Haridi, *Corpus Commentariorum Averrois in Aristotelem, versionum Arabicarum* vol. 1, a (5) (Le

taire d'Averroès (jusqu'au chapitre I, 23 du traité d'Aristote, selon la division actuelle) a été retrouvée par Gregor Schoeler dans un manuscrit de Berlin (Ms or. fol. 3176), et publiée par 'A. Badawi.<sup>5</sup> Cette publication, et un important article de H. Gätje et G. Schoeler,<sup>6</sup> consacré notamment à la comparaison des deux traductions arabes utilisées par Averroès, ont pour l'essentiel confirmé les résultats obtenus par Minio-Paluello, mais en les appuyant désormais directement sur le texte arabe de chacune des deux traductions, et en leur ajoutant une correction importante: dès le premier livre de son Grand commentaire, Averroès se réfère parfois à la traduction exécutée par Abū Bišr Mattā.

Les problèmes posés par l'existence de ces deux traductions, et par l'utilisation qu'en a fait Averroès, sont pourtant loin d'être résolus, et nous nous proposons ici de jeter un nouveau «coup d'œil» sur la tradition arabe des *Seconds Analytiques* et ses sources grecques, sans prétendre d'ailleurs apporter des réponses à toutes les questions en suspens.

\*

La tradition arabe des *Seconds Analytiques* se compose donc de deux textes principaux. D'une part, la traduction arabe effectuée, d'après les indications convergentes du *Fihrist* d'Ibn al-Nadīm et du manuscrit de Paris BNF ar. 2346, par Abū Bišr Mattā, à partir de la version syriaque d'Ishāq ibn Ḥunayn (faite sur le grec, et reprenant peut-être la version gréco-syriaque inachevée de son père Ḥunayn ibn Ishāq). Cette traduction d'Abū Bišr Mattā a fait l'objet d'une «édition» par les soins d'al-Ḥasan Ibn Suwār († après 1017), — édition conservée dans le manuscrit de Paris, dans lequel le texte a été copié sur une copie d'Ibn Suwār lui-même, et collationné avec une copie d'Ibn Zur'ā († 1008) prise sur la copie de Yaḥyā ibn 'Adī († 974).<sup>7</sup>

---

Caire, 1982); G. Jéhamy, éd., *Paraphrase de la Logique d'Aristote* (Beyrouth, 1982), t. II, pp. 369–491; Ibn Rushd, *Grand commentaire et paraphrase des Seconds Analytiques d'Aristote*, éd. 'A. Badawi (Koweit, 1984), pp. 45–153.

<sup>5</sup> Voir la note ci-dessus.

<sup>6</sup> H. Gätje und G. Schoeler, «Averroes' Schriften zur Logik. Der arabische Text der *Zweiten Analytiken* im *Grossen Kommentar* des Averroes», *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft* 30 (1980): 557–585.

<sup>7</sup> Sur l'édition des traités logiques d'Aristote préparée par Ibn Suwār, voir notre étude «Une ancienne "édition" arabe de l'*Organon* d'Aristote: problèmes de traduction et de transmission», dans J. Hamesse, éd., *Les problèmes posés par l'édition*

D'autre part, la traduction anonyme dont l'original arabe est conservé dans les lemmes du Grand commentaire d'Averroès, dans le manuscrit de Berlin. D'autres témoins indirects de cette traduction sont la version arabo-latine de Gérard de Crémone, et les traductions hébraïque et latines du Grand commentaire d'Averroès examinées par Minio-Paluello.

Comparées l'une à l'autre, ces deux traductions sont apparues aux exégètes modernes (Minio-Paluello, Badawi, Gätje et Schoeler) comme de styles fort différents. Celle d'Abū Bišr Mattā est caractérisée comme étant très littérale et fidèle au grec — il faut entendre, donc, fidèle à la version syriaque d'Ishāq ibn Ḥunayn, qui elle-même devait être très proche du grec. La traduction anonyme, au contraire, est caractérisée comme paraphrastique ou explicative. Et l'hypothèse prévaut qu'il s'agirait d'un remaniement de la traduction d'Abū Bišr Mattā, par un auteur sans doute désireux d'expliquer le texte concis et parfois obscur d'Aristote. Plutôt que de revenir sur une comparaison directe des deux traductions, nous nous intéresserons d'abord à la tradition interprétative arabe, par rapport à laquelle on peut essayer de les situer.

\*

Comme on sait, deux sources principales nous renseignent sur la tradition des *Seconds Analytiques*: le *Fihrist* d'Ibn al-Nadīm, et les gloses marginales du manuscrit de Paris BNF ar. 2346. Parmi les commentaires grecs connus en arabe, Ibn al-Nadīm mentionne la traduction de la paraphrase des *Seconds Analytiques* par Thémistius, — traduction qui était due à Abū Bišr Mattā; cette traduction est par ailleurs citée à plusieurs reprises par Averroès lui-même, qui en avait une connaissance directe. Ibn al-Nadīm mentionne aussi le commentaire de Philopon, et il présente le commentaire d'Alexandre comme «non-existant» en arabe.<sup>8</sup> Parmi ces commentaires,

---

*critique des textes anciens et médiévaux* (Louvain-la-Neuve, 1992), pp. 139–157. La traduction des *Seconds Analytiques* par Abū Bišr Mattā est également conservée dans le manuscrit d'Istanbul, Ahmet III, 3362: les feuillets du texte y sont dans un grand désordre, et mêlés à ceux qui contiennent le texte des *Premiers Analytiques*. Dans notre présente étude, toutefois, nous ne tiendrons pas compte de ce manuscrit, qui ne comporte pas de notes marginales touchant les *Seconds Analytiques*.

<sup>8</sup> Sur la tradition arabe des commentateurs grecs des *Seconds Analytiques* d'après Ibn al-Nadīm, voir la présentation commode de F.E. Peters, *Aristoteles Arabus. The Oriental Translations and Commentaries of the Aristotelian Corpus* (Leiden, 1968), pp.

celui de Thémistius n'est pas explicitement cité dans les notes du *Parisinus*. Celui d'Alexandre est mentionné deux fois, mais toujours en liaison avec celui de Philopon qui est, sans aucun doute, la source par laquelle il est connu.

La première occurrence d'une mention d'Alexandre se rapporte à un passage où Aristote indique que «dans les cas aussi où le moyen est posé en dehors, c'est encore sur le fait et non sur le pourquoi que porte la démonstration» (78b13–14).<sup>9</sup> Une longue glose attachée à ce passage<sup>10</sup> rapporte d'abord qu'Abū Yahyā l-Marwazī expliquait l'expression «posé en dehors», d'après Alexandre, comme désignant la seconde figure syllogistique. En réalité, nous savons par Philopon qu'Alexandre proposait deux explications de l'expression obscure d'Aristote (ἔξω τίθεται):<sup>11</sup> la première était celle que donne Abū Yahyā, à savoir qu'il s'agit de la seconde figure dans laquelle le moyen est posé en dehors des extrêmes (en ce sens qu'il est prédicat dans les deux prémisses); la seconde était proposée «plus loin» par Alexandre, selon lequel alors Aristote voulait indiquer par cette expression que le moyen désigne une cause éloignée de la cause prochaine.<sup>12</sup> Philopon, pour sa part, adopte cette seconde explication, et c'est ce que rapporte justement la suite de la glose, qui oppose à l'explication d'Alexandre, selon Abū Yahyā, l'opinion de Philopon pour qui «[Aristote] veut dire par là la cause prochaine». La glose se poursuit encore, indiquant qu'Abū Bišr Mattā adopte les deux solutions à la fois, et que le glossateur lui-même (c'est-à-dire Ibn Suwār) estime que l'opinion de Philopon est la plus juste, comme le confirme l'expression d'Aristote «car la cause elle-même n'est pas indiquée» (*id kāna lā yuḥbaru bi-l-<sup>c</sup>illati nafsihā*).<sup>13</sup>

---

17–20; voir aussi la notice de A. Elamrani-Jamal sur la tradition arabe des *Seconds Analytiques*, dans R. Goulet, éd., *Dictionnaire des Philosophes Antiques*, t. 1 (Paris, 1989), pp. 521–524.

<sup>9</sup> Cf. le texte grec: Ἐτι ἐφ' ὧν τὸ μέσον ἔξω τίθεται. καὶ γὰρ ἐν τούτοις τοῦ ὅτι καὶ οὐ τοῦ διότι ἡ ἀπόδειξις.

<sup>10</sup> Voir le texte cité dans 'A. Badawi, *Mantiq Aristū*, vol. 2 (Le Caire, 1949) (désormais cité «Badawi»), p. 351 n. 1.

<sup>11</sup> Voir Philopon, *In Anal. Post.* Wallies, p. 174.3–21.

<sup>12</sup> Le texte d'Alexandre, perdu en grec, est «cité» d'après le témoignage de Philopon (*In Anal. Post.*, p. 174, 3–21) dans P. Moraux, *Le commentaire d'Alexandre d'Aphrodise aux «Seconds Analytiques» d'Aristote* (Berlin et New York, 1979), pp. 42–43.

<sup>13</sup> Cf. la suite du texte grec: οὐ γὰρ λέγεται τὸ αἴτιον (78b14–15). L'addition de *nafsihā* («elle-même») paraît indiquer que le traducteur interprète implicitement la phrase dans le même sens que Philopon: le mot «même» impliquerait que la cause

Cette glose montre assurément que le glossateur connaît le commentaire de Philopon, et la critique faite par ce dernier de l'interprétation d'Alexandre. Selon le rapport du glossateur, Abū Bišr Mattā connaissait aussi les deux interprétations possibles du passage d'Aristote, et l'on peut supposer que sa source la plus vraisemblable était aussi le commentaire de Philopon, qui mentionne côte à côte ces deux interprétations. S'agissant d'Abū Yaḥyā l-Marwazī, au contraire, on peut se demander s'il avait eu une connaissance directe du commentaire d'Alexandre, puisqu'il ne mentionne qu'une explication, celle que procurait Alexandre à propos du passage en question d'Aristote, alors que la seconde explication se trouvait plus loin dans le commentaire, aux dires de Philopon (ce qui serait cause du fait qu'Abū Yaḥyā ait omis la seconde explication). A moins, bien sûr, qu'Abū Yaḥyā ait connu les deux explications signalées par Philopon, et délibérément opté pour la première d'entre elles.

Dans les *marginalia* du *Parisinus*, le nom d'Alexandre apparaît une seconde fois, à propos d'une phrase par laquelle Aristote spécifie l'objet de la science comme étant le nécessaire: «il y a des choses qui sont vraies et existantes, mais qui peuvent aussi être autrement. Il est manifeste donc que de ces choses il n'y a pas de science» (I, 33, 88b32–34).<sup>14</sup> La question posée en tête de la glose est: pourquoi Aristote ajoute-t-il «existantes» à «vraies» (ὄντα), puisque les choses dont on dit qu'elles sont vraies existent nécessairement?<sup>15</sup> Sans entrer ici dans le détail, signalons seulement que l'explication attribuée à Alexandre et sa critique attribuée à Philo-

---

dont il s'agit est la cause prochaine. La traduction anonyme se lit: *wa-aydan al-barāhīn allatī yūda'u l-awsaṭ fiḥā ḥārīḡan 'an al-ḥarāfayn, fa-inna ḥādīhi takūnu l-barāhīn fiḥā 'alā «anna» al-šay' ja-amma «lima huwa» fa-lā, id kāna lam yu'ta bi-l'illati nafsihā* (Ibn Rushd, *Grand commentaire*, éd. Badawi, p. 357). La présence conjointe, dans cette traduction, des deux expressions *ḥārīḡan 'an al-ḥarāfayn* et *nafsihā* pourrait donner à penser qu'elle reflète la position d'Abū Bišr Mattā, qui adoptait simultanément les deux explications proposées par Alexandre pour le texte d'Aristote en question, mais il est vrai que le passage est un peu mince pour supporter une telle hypothèse.

<sup>14</sup> Cf. le texte grec: ἔστι δὲ τινα ἀληθῆ μὲν καὶ ὄντα, ἐνδεχόμενα δὲ καὶ ἄλλως ἔχειν. δῆλον οὖν ὅτι περὶ μὲν ταῦτα ἐπιστήμη οὐκ ἔστιν.

<sup>15</sup> Voir le texte complet de la glose dans Badawi, p. 402 n. 10, dont nous reproduisons seulement le début: *wa-qad yutlabu lima zāda 'alā qawlihi «sādiqa» qawlahu «mauḡūda» id kānat al-ašyā' allatī yuqālu innahā sādiqa hiya mauḡūda lā mahālatā.*

pon sont simplement tirées du commentaire de Philopon *ad locum* (p. 323, 12s.).<sup>16</sup>

Deux fois encore le commentaire de Philopon est explicitement mentionné dans les *marginalia* du *Parisinus* (mais alors indépendamment de toute référence à Alexandre). La première fois, son témoignage est invoqué pour confirmer une leçon *munfaṣil*, donnée dans la version syriaque et dans la traduction inconnue d'un certain Marāyā, contre la leçon *muttaṣil* du manuscrit (comme traduction du grec διαπετόν, en 84a16).<sup>17</sup> La seconde fois, la glose reprend simplement un texte de Philopon, qui signale deux leçons différentes touchant un exemple d'Aristote (84b7) se rapportant à la propriété des triangles d'avoir leurs angles «égaux à deux droits», selon une leçon, ou «égaux à quatre droits», selon l'autre leçon qui se réfère, selon Philopon, aux angles extérieurs du triangle.<sup>18</sup>

Les trois dernières gloses citant Philopon, que nous venons de mentionner, sont attribuables, selon toute vraisemblance, à l'éditeur du texte, c'est-à-dire Ibn Suwār. C'est le cas probablement de la plupart des gloses du manuscrit, qui sont restées anonymes. Un certain nombre d'entre elles, qui ne sont pas de pure philologie, remontent aussi au commentaire de Philopon, bien que le nom de ce dernier ne soit pas cité.<sup>19</sup> Un exemple remarquable en est la glose attachée à un passage où Aristote expose (I, 19, 81b22s.) que «pour atteindre la vérité, ce sont les attributions réelles qui doivent nous servir de guide», et distingue à cette occasion les attributions

<sup>16</sup> Sur l'exégèse d'Alexandre par Philopon, voir Moraux, *Le commentaire d'Alexandre*, pp. 69–71.

<sup>17</sup> Cf. Badawi, p. 379 n. 9. Notons que la traduction anonyme porte *munfaṣil*. Pour le commentaire de Philopon *ad loc.*, voir *In Anal. Post.*, p. 260.9–15.

<sup>18</sup> Cf. Badawi, p. 381 n. 2, et le commentaire de Philopon, *In Anal. Post.*, pp. 264–265.

<sup>19</sup> D'autres, plus rares semble-t-il, peuvent avoir pour source le commentaire de Thémistius. Ainsi, s'agissant de la phrase d'Aristote: «L'erreur, entendue non pas comme une négation du savoir mais comme une disposition de l'esprit, est une erreur produite par un syllogisme» (I, 16, 79b23–24, traduction Tricot), le mot *ḡahl* (en grec: ἄγνοια) de la traduction d'Abū Biṣr Mattā est surmonté, dans le manuscrit de Paris (cf. Badawi, p. 356 n. 5), de la glose: *milla ḡahl al-ṣibyān* («comme l'ignorance des enfants»); il est vraisemblable que la source de cette glose est le commentaire de Thémistius qui mentionne *ad loc.* l'ignorance des enfants que les angles d'un triangle sont égaux à deux droits (p. 30.23–24 Wallies), Philopon attribuant, pour sa part, la même ignorance non pas aux enfants, mais à l'homme simple, non éduqué (ιδιώτης) (*In Anal. Post.*, p. 191, 15).

par accident (κατὰ συμβεβηκός) des attributions par soi (καθ' αὐτά). L'exemple de prédication accidentelle donné par Aristote est: «cette chose blanche est un homme». La glose anonyme expose que le prédicat accidentel se dit de deux manières:<sup>20</sup> selon l'une d'elles, qui est ici celle visée par l'exemple d'Aristote — «cette chose blanche est un homme» —, ce qui est naturellement sujet (*mā min ša'nihi an yakūna mawḏū'an*), à savoir «homme», est prédiqué de ce qui est naturellement prédicat (*mā min ša'nihi an yakūna maḥmūlan*), c'est-à-dire «blanc»; selon la seconde manière, le particulier est prédiqué de l'universel, comme dans l'exemple: «quelque animal est homme».

Cette glose reprend manifestement le contenu du commentaire de Philopon *ad locum*, où l'auteur distingue deux sortes de prédications: κατὰ φύσιν et παρὰ φύσιν; la prédication κατὰ φύσιν est celle du plus universel au plus particulier ou de l'accident à la substance, la prédication παρὰ φύσιν est celle où l'accident est pris comme sujet et la substance comme prédicat («ce blanc est un homme»), ou encore celle où le plus particulier est prédiqué du plus universel.<sup>21</sup> La distinction des deux sortes de prédications accidentelles, et la caractérisation de ces prédications accidentelles comme παρὰ φύσιν, par opposition aux prédications κατὰ φύσιν, ne se trouvent pas dans le texte d'Aristote, et ne se reflètent pas dans la traduction d'Abū Bišr Mattā, ni dans la traduction anonyme. On notera pourtant que, dans son commentaire *ad locum*, Averroès reprend à son compte l'opposition entre «naturel» et «non naturel» pour qualifier les prédications, une prédication naturelle étant celle dans laquelle le prédicat est prédicat par nature, c'est-à-dire requiert un sujet pour exister.<sup>22</sup> Il se pourrait, toutefois, que la source d'Averroès pour cette distinction ait été, non point le commentaire de Philopon, mais celui de Thémistius, qui effectue lui aussi la même distinction entre prédication κατὰ φύσιν et prédication παρὰ φύσιν, mais sans distinguer de surcroît entre les deux types de prédications accidentelles, que signalera Philopon.<sup>23</sup> Thémistius ne spécifie pas, en effet, la prédication du

<sup>20</sup> Cf. Badawi, p. 367 n. 4.

<sup>21</sup> Cf. Philopon, *In Anal. Post.*, p. 218, 25s.

<sup>22</sup> Cf. Ibn Rushd, *Grand commentaire*, éd. Badawi, p. 422.

<sup>23</sup> Cf. Thémistius, *In Anal. Post.*, p. 32.5–23: plus exactement, Thémistius n'emploie pas ici le couple des expressions κατὰ φύσιν et παρὰ φύσιν pour opposer les deux types de prédications, mais seulement l'expression παρὰ φύσιν

particulier à l'universel comme une sorte distincte de prédication accidentelle, et Averroès omet, de même, de spécifier comme prédication accidentelle cette seconde sorte de prédication.

Les observations recueillies ci-dessus paraissent avoir une portée générale — qui resterait toutefois à confirmer —, à savoir que le commentaire de Philopon est une source importante pour le glossateur Ibn Suwār,<sup>24</sup> et sans doute déjà avant lui pour son maître Yahyā ibn 'Adī. Pour Averroès, en revanche, sa connaissance du commentaire de Philopon reste à vérifier, tandis que la paraphrase de Thémistius — auteur dont il mentionne souvent le nom — semble lui avoir fourni une large part de ses connaissances des sources grecques.

\*

Le nom qui apparaît le plus souvent dans les gloses du *Parisinus* est celui d'Abū Bišr Mattā, mentionné une quinzaine de fois. La brièveté des remarques qui lui sont attribuées rend difficile leur exploitation. Considérons succinctement quelques-unes de ces gloses.

Au chapitre I, 14, 79a17–22, Aristote déclare que presque toutes les sciences qui recherchent le pourquoi (διότι) utilisent pour leurs démonstrations la première figure syllogistique, car c'est par cette figure que dans la plupart des cas s'effectue la déduction du pourquoi (nous paraphrasons le texte en le résumant). Une glose du *Parisinus* prête à Abū Bišr Mattā l'explication de «presque» en ces termes: ces sciences, dit-il, utilisent parfois la démonstration par l'absurde (*burhān al-ḥulf*), parfois la seconde figure.<sup>25</sup> La con-

---

pour qualifier l'énoncé prédiquant un sujet d'un prédicat; néanmoins, son commentaire implique que l'autre type de prédication (d'un prédicat à un sujet) peut être dite κατά φύσιν. En outre, l'opposition entre les deux types de prédication est clairement énoncée un peu plus loin dans le commentaire de Thémistius: Ἐπεὶ τοίνυν ἀπάντων τῶν κατηγορουμένων τὰ μὲν ἐν τῷ τί ἐστι κατηγορεῖται, τὰ δὲ καθ' ἕτερον τρόπον, ταῦτα δὲ τὰ μὲν κατά φύσιν τὰ δὲ παρὰ φύσιν, κατά φύσιν μὲν, ὅταν οὐσία τὴ συμβεβηκός, παρὰ φύσιν δὲ, ὅταν οὐσία συμβεβηκός [...] (p. 34.17–20).

<sup>24</sup> La comparaison systématique des gloses avec le commentaire de Philopon devrait fournir des renseignements plus précis sur ce point; voir aussi les remarques de R. Walzer, «New light on the Arabic translations of Aristotle», *Oriens* 6 (1953), repr. in R. Walzer, *Greek into Arabic. Essays on Islamic Philosophy* (Oxford, 1962), pp. 60–113 (aux pp. 100–101).

<sup>25</sup> Cf. Badawi, p. 353 n. 1.

sultation de la paraphrase de Thémistius montre que celui-ci note aussi que dans de rares cas la démonstration du pourquoi se fait par la seconde figure, mais il ne mentionne pas la démonstration par l'absurde.<sup>26</sup> De même, Philopon note que dans de rares cas la seconde figure syllogistique sert à la démonstration du pourquoi, mais il ne mentionne pas non plus la démonstration par l'absurde.<sup>27</sup> Averroès, d'autre part, ne dit rien de ces deux méthodes — seconde figure et démonstration par l'absurde — comme moyen de démonstration du pourquoi.<sup>28</sup>

Dans le même chapitre I, 14, en 79a24–25, Aristote énonce une autre raison de la supériorité de la première figure sur les autres: «la connaissance du τί ἐστὶ ne peut être poursuivie que par cette seule figure». Cette phrase soulève une difficulté, car elle semble faire de la connaissance de ce qu'est une chose, qui s'exprime selon Aristote dans la définition, le résultat d'une démonstration. Mais l'on sait par les chapitres 3 à 10 du second livre des *Seconds Analytiques* que la définition ne peut être objet de démonstration. C'est à résoudre cette difficulté qu'est consacrée l'explication d'Abū Bišr Mattā rapportée dans la glose du *Parisinus* attachée à ce passage.<sup>29</sup> Selon Abū Bišr, Aristote ne veut pas dire que l'on obtient, par la première figure seulement, la définition du *definiendum*, mais que l'on montre que chacune des parties de la définition appartient au *definiendum*, et que l'on montre par la première figure, non pas que la définition entière est la définition du *definiendum*, mais qu'elle lui appartient en propre. Sur ce point, Thémistius se borne à paraphraser Aristote sans apporter d'éclaircissement.<sup>30</sup> Philopon, au contraire, déclare que la démonstration permet d'attribuer à un *definiendum* séparément les diverses parties de sa définition (genre et différences), tandis que l'opération de synthèse qui fait de ces parties le *definiens* ne peut être effectuée par démonstration.<sup>31</sup> Il est

<sup>26</sup> Cf. *In Anal. Post.*, p. 30.2–3.

<sup>27</sup> Cf. *In Anal. Post.*, p. 183.9s.

<sup>28</sup> Cf. Ibn Rushd, *Grand commentaire*, éd. Badawi, p. 374.

<sup>29</sup> Cf. Badawi, p. 354 n. 1.

<sup>30</sup> Cf. *In Anal. Post.*, p. 30.6–8.

<sup>31</sup> Cf. *In Anal. Post.*, pp. 183.18–184.7. Sur le passage d'Aristote et son interprétation par Philopon, Zabarella et les modernes, voir M. Mignucci, *L'argomentazione dimostrativa in Aristotele. Commento agli Analitici Secondi* (Padova, 1975), pp. 329–332.

donc vraisemblable que l'explication proposée par Abū Bišr Mattā est inspirée du commentaire de Philopon.

A propos du même passage, on peut remarquer que la traduction d'Abū Bišr Mattā rend l'expression τὴν τοῦ τί ἐστὶν ἐπιστήμην fidèlement par *al-ilm bi-mā huw al-šay'* («la connaissance de ce qu'est la chose»), tandis que la traduction anonyme porte simplement *al-hudūd*.<sup>32</sup> C'est bien, en effet, selon le commentaire de Philopon,<sup>33</sup> de la connaissance des définitions qu'il s'agit en définitive dans ce passage d'Aristote. Mais la traduction anonyme risque, plus que celle d'Abū Bišr Mattā, d'induire en erreur en laissant penser qu'une connaissance démonstrative de la définition est possible par la première figure. Ce point mis de côté, un trait de la traduction anonyme, sur lequel nous reviendrons, se manifeste ici: la «traduction» de τί ἐστὶν par *al-hudūd* présuppose un commentaire antérieur à la traduction. Et le commentaire d'Averroès se situe bien dans la ligne de l'interprétation implicite de la traduction anonyme, lorsqu'il écrit que «les démonstrations proprement dites sont des définitions en puissance».<sup>34</sup>

Notre exemple suivant est emprunté au chapitre I, 19, dans lequel Aristote entreprend d'examiner s'il peut y avoir des chaînes syllogistiques de longueur infinie.<sup>35</sup> A la fin du chapitre, il remarque que pareille question ne se pose pas si les termes des prédictions sont convertibles, c'est-à-dire si le sujet et le prédicat sont convertibles dans toutes les propositions de la chaîne, à moins toutefois que les termes ne se convertissent pas de façon semblable, mais l'un comme accident (ὡς συμβεβηκός), l'autre comme prédicat (ὡς κατηγορίαν).<sup>36</sup> La traduction d'Abū Bišr Mattā rend littéralement ces deux expressions par *ka-l-arad* et *ka-l-ḥaml* respectivement. Une glose attachée à ce passage rapporte que, selon Abū Bišr,<sup>37</sup> par *ka-l-ḥaml* Aristote veut dire «prédiqué comme substance, par exemple: "homme" est prédiqué de "capable de rire", et "cheval" de "hennissement"». Cette explication est à l'opposé de celle que propose Philopon, selon lequel la prédication ὡς συμβεβηκός est celle de la substance au propre — dite prédication

<sup>32</sup> Cf. Ibn Rushd, *Grand commentaire*, éd. Badawi, p. 373.

<sup>33</sup> Cf. *In Anal. Post.*, p. 185.3–5.

<sup>34</sup> Cf. Ibn Rushd, *Grand commentaire*, éd. Badawi, p. 375.

<sup>35</sup> L'examen de cette question se poursuit dans les chapitres 20 à 23.

<sup>36</sup> Pour ces deux expressions, cf. *Anal. Post.*, I, 19, 82a20.

<sup>37</sup> Cf. Badawi, p. 369 n. 6.

παρὰ φύσιν (comme l'attribution de «homme» à «capable de rire») —, tandis que la prédication ὡς κατηγορίαν est celle du propre à la substance — dite prédication κατὰ φύσιν.<sup>38</sup>

La suite de la glose rapporte l'explication d'un commentateur anonyme désigné comme *al-šayh*, probablement Yahyā ibn 'Adī, selon lequel *al-ḥaml* désigne soit la prédication de l'universel aux particuliers, soit la prédication de l'accident à la substance. On retrouve clairement là les deux sortes de la prédication que Philopon avait mentionnées, à propos d'un passage un peu antérieur (81b24), comme étant les deux formes de la prédication κατὰ φύσιν.<sup>39</sup>

Notons que l'opposition entre *ka-l-'araḍ* et *ka-l-ḥaml* ne se retrouve pas dans la traduction anonyme, où elle est remplacée par l'opposition entre conversion d'une substance en accident et conversion d'un accident en substance.<sup>40</sup> Dans son commentaire, Averroès indique alors que la prédication d'un accident à une substance se convertit en une prédication non naturelle d'une substance à un accident, tandis que la prédication d'une substance à un accident se convertit en une prédication naturelle. Le Commentateur a ainsi retrouvé l'opposition de Thémistius (et de Philopon) entre prédication κατὰ φύσιν et prédication παρὰ φύσιν,<sup>41</sup> qui n'est pas explicite dans la traduction anonyme, mais qui toutefois paraît sous-tendre la paraphrase qui, dans cette traduction, est substituée à la transposition littérale du grec.

Sur cet exemple, donc, la traduction anonyme paraît résulter non pas d'une simple transposition du grec (ou du syriaque) en arabe, ni d'une simple paraphrase du grec (ou du syriaque), mais d'un examen du texte original qui s'apparente à une activité de commentaire. Nous allons maintenant nous attacher à soutenir cette thèse.

\*

Dès les premières lignes, la traduction anonyme des *Seconds Analytiques* se distingue par des expressions qui n'appartiennent pas à la

<sup>38</sup> Cf. Philopon, *In Anal. Post.*, p. 224, 5s.

<sup>39</sup> Cf. *In Anal. Post.*, p. 218, 25s.

<sup>40</sup> Cf. Ibn Rushd, *Grand commentaire*, éd. Badawi, p. 430.

<sup>41</sup> Sur cette opposition, voir ci-dessus aux notes 21 à 23.

simple paraphrase. Ainsi, lorsque Aristote énonce dans sa première phrase que «tout enseignement donné ou reçu par la voie du raisonnement vient d'une connaissance préexistante», et justifie cette assertion par l'observation de ce qui se produit «dans tous les cas», le traducteur anonyme précise que la vérité de cette assertion nous est manifeste «par induction» (*bi-l-istiqrā'*), c'est-à-dire évidemment par induction à partir de l'ensemble des sciences considérées.<sup>42</sup>

Un peu plus loin (71a11–13), Aristote énonce que «la préconnaissance requise est de deux sortes. Tantôt, ce qu'on doit présupposer, c'est que la chose est (ὅτι ἔστι); tantôt, c'est ce que signifie le terme employé (τί τὸ λεγόμενον ἔστι) qu'il faut comprendre». La seconde expression grecque, τί τὸ λεγόμενον ἔστι, est traduite dans la version d'Abū Bišr Mattā par *mādā yadullu l-qawl*, et dans la version anonyme par *mādā yadullu smu-hā*.<sup>43</sup> De ces deux traductions *ad sensum*, la seconde rappelle de près la formulation de Thémistius: τί τὸ λεγόμενον ὄνομα σημαίνει.<sup>44</sup>

Plus caractéristique encore sera l'exemple suivant, qui se rapporte à la définition de la démonstration, qu'Aristote énonce ainsi (71b17–19): «Par démonstration (ἀπόδειξις) j'entends un syllogisme scientifique (συλλογισμὸν ἐπιστημονικόν), et par scientifique j'entends un syllogisme en vertu duquel, du fait de sa possession, nous connaissons quelque chose». La version d'Abū Bišr Mattā et la version anonyme s'opposent sur la traduction de cette seconde proposition. Abū Bišr comprend: «j'entends par démonstration le syllogisme scientifique, et j'entends par syllogisme scientifique celui que nous connaissons en tant qu'il est en notre possession».<sup>45</sup> L'Anonyme ne traduit pas, mais commente ainsi: «j'entends par démonstration le syllogisme scientifique par lequel on connaît la chose selon ce qu'elle est en elle-même, non pas celui que nous connaissons en tant qu'il est en notre possession».<sup>46</sup>

<sup>42</sup> Cf. Ibn Rushd, *Grand commentaire*, éd. Badawi, p. 165.

<sup>43</sup> Cf. respectivement Badawi, p. 310 et Ibn Rushd, *Grand commentaire*, éd. Badawi, p. 169.

<sup>44</sup> Cf. *In Anal. Post.*, p. 2, 28.

<sup>45</sup> Cf. Badawi, p. 313: *wa-a'nī bi-l-mu'talif al-yaqīnī alladī na'lamuhu bi-mā huwa mauḡūḍun lanā*.

<sup>46</sup> Cf. Ibn Rushd, *Grand commentaire*, éd. Badawi, p. 181: *wa-a'nī bi-l-burhān al-qiyās al-yaqīnī alladī yu'lamu bihi l-šay' 'alā mā huwa 'alayhi, lā lladī na'lamuhu [corr. ex: ya'lamuhu] bi-mā huwa mauḡūḍun lanā*.

Cette seconde version s'oppose donc clairement à celle d'Abū Bišr. Pour tâcher de comprendre cette opposition, il nous paraît utile de se reporter au commentaire d'Averroès sur ce passage. Averroès, en effet, explicite le texte de l'Anonyme par la distinction entre démonstration absolue et démonstration du signe, la première faisant connaître l'existence et la cause tout à la fois, la seconde l'existence seulement. Dans la démonstration absolue, les prémisses sont causes de la conclusion et de notre connaissance de la conclusion; dans la démonstration du signe, les prémisses sont causes de notre connaissance de la conclusion seulement.<sup>47</sup>

C'est bien, nous semble-t-il, cette distinction entre la connaissance vraie de la chose en elle-même par sa cause, et la simple connaissance de la conclusion d'un syllogisme qui est à la source de la «correction» effectuée par la traduction anonyme. Il paraît difficile, en effet, de ne pas conclure, de la comparaison des deux traductions en ce passage, que l'anonyme soit postérieure à celle d'Abū Bišr, et en soit un remaniement. Mais ce remaniement pré-suppose assurément une analyse du même type que celle dont Averroès nous a donné l'exemple. La source d'une pareille analyse pourrait être la paraphrase de Thémistius qui, à propos du passage d'Aristote en question, opère justement une distinction entre les prémisses comme simples causes de la conclusion — ce qu'il faut entendre comme notre connaissance de la conclusion —, et les prémisses comme causes de la chose (πράγμα).<sup>48</sup> Et l'exemple qu'il donne de la cendre comme cause de notre connaissance du feu, par opposition au feu comme cause de l'existence de la cendre, peut être mis en parallèle, par delà la traduction anonyme, avec les exemples donnés par Averroès de la fumée comme signe du feu et du feu comme cause de la lumière.<sup>49</sup>

Le dernier exemple que nous allons considérer concerne la fameuse liste des quatre sortes de questions que l'on se pose à propos des choses à connaître, énoncée par Aristote au début du second livre des *Seconds Analytiques* (II, 1, 89b23s.), à savoir: τὸ ὄντι, τὸ διότι, εἰ ἔστι, τί ἔστιν. Ces questions sont fidèlement traduites, dans la version d'Abū Bišr Mattā, par les mots: *annahu yūğadu, li-*

<sup>47</sup> Cf. Ibn Rushd, *Grand commentaire*, éd. Badawi, pp. 182–183.

<sup>48</sup> Cf. *In Anal. Post.*, p. 5, 17s.

<sup>49</sup> On ne trouve pas, semble-t-il, dans le commentaire de Philopon, les éléments d'une analyse semblable à celle de Thémistius (du moins *ad loc.*).

*mādā, in kāna mawǧūdan, mā huwa.*<sup>50</sup> Pour cette partie du texte, la version arabe du Grand commentaire d'Averroès n'est pas conservée, mais la version latine de Giovanni Francesco Burana (faite sur l'intermédiaire hébreu de Qalonymos ben Qalonymos) traduit le lemme d'Aristote par: *species quaestionis sunt quatuor, quarum una est quod est, et altera propter quid hoc, si est, et quid est.*<sup>51</sup> Dans cette partie de son commentaire, comme on le sait, Averroès utilise principalement la traduction arabe d'Abū Bišr Mattā, et la traduction latine de Burana reflète bien (par delà l'intermédiaire hébreu) le choix fait par le Commentateur, — cette traduction latine restant manifestement assez proche de la version arabe d'Abū Bišr citée ci-dessus. La traduction arabe anonyme, cependant, nous reste indirectement connue, pour ce passage, par la version latine de Gérard de Crémone, qui rend les quatre questions aristotéliennes par les formules respectives: *an hoc insit huic, quare istud insit huic, an hoc sit, quid est hoc.*<sup>52</sup> Dans cette liste, la formulation des deux premières questions diffère quelque peu de celle que l'on trouve dans les versions latines (des lemmes aristotéliens) du commentaire d'Averroès. L'explication de cette formulation différente, et moins fidèle à la lettre du grec, est à chercher, probablement, dans le commentaire de Thémistius *ad locum.*<sup>53</sup> Thémistius expose, en effet, que l'objet de la recherche est soit simple, soit composé. S'il est simple, et signifié par un terme simple, on pose à son propos les deux questions successives: εἰ ἔστι, τί ἐστιν. S'il est composé, et exprimé dans une proposition, on pose alors les deux questions: εἰ ὑπάρχει τῷ ὑποκειμένῳ τὸ κατηγορούμενον ἐν τῇ προτάσει («si le prédicat appartient au sujet dans la proposition»), et διὰ τί οὖν ὑπάρχει («pourquoi alors le prédicat appartient au sujet»). Au terme de sa brève paraphrase, Thémistius reformule alors les quatre questions aristotéliennes ainsi (en renversant leur ordre): εἰ ἔστι, τί ἐστιν, εἰ ὑπάρχει τόδε τῷδε, διὰ τί

<sup>50</sup> Cf. Badawi, p. 407.

<sup>51</sup> Voir L. Minio-Paluello et B.G. Dod, édés., *Aristoteles Latinus*, IV 1–4, *Analytica Posteriora* (Bruges et Paris, 1968), p. LVIII. Dans la version d'Abraham de Balmes, faite sur le même intermédiaire, les quatre questions sont: *utrum sit, cur sit, an sit, quid sit.*

<sup>52</sup> Cf. Minio-Paluello et Dod, *Aristoteles Latinus*, IV 1–4, p. LVIII.

<sup>53</sup> Cf. *In Anal. Post.*, p. 42, 4s. Il est aisé de vérifier que le commentaire de Philopon *ad loc.* (*In Anal. Post.*, p. 336) n'offre pas une formulation aussi proche de celle de Gérard de Crémone que l'est celle de Thémistius.

ὑπάρχει. Ces deux dernières expressions grecques sont clairement la source des formules adoptées par Gérard de Crémone pour traduire la version arabe anonyme: *an hoc insit huic, quare istud insit huic*.

La conclusion suivante nous paraît donc s'imposer: la traduction arabe anonyme, en ce passage, s'appuie sur une lecture de la paraphrase de Thémistius, et elle intègre des éléments d'analyse issus de cette paraphrase. La comparaison de cette traduction anonyme, d'autre part, avec la traduction de la paraphrase de Thémistius, faite par Abū Bišr Mattā selon le *Fihrist* d'al-Nadīm, sur le même passage que nous venons d'examiner, confirme encore que la formulation de l'Anonyme a son origine dans le commentaire grec. Les deux textes sont conservés dans des versions latines dues au même traducteur Gérard de Crémone, connu pour son littéralisme. Dans le texte latin de la paraphrase de Thémistius, les questions s'énoncent comme suit: *an res sit, quid est res, an hoc existat in hac, quare sit quod hoc existit in hoc*.<sup>54</sup> L'emploi du verbe *existere* dans l'expression des deux dernières questions, fait écho à l'emploi de la tournure *insit* dans la traduction anonyme des *Seconds Analytiques*, — l'un et l'autre verbes (*existere* et *inesse*) renvoyant manifestement à l'emploi de ὑπάρχειν par Thémistius dans la formulation des deux mêmes questions.

\*

Au terme de ces quelques remarques, nous ne saurions évidemment tracer une histoire de la tradition arabe des *Seconds Analytiques*. Mais nous pensons avoir montré que cette tradition est plus complexe qu'on ne l'avait entrevu jusqu'à présent.

On avait mis en évidence que la traduction d'Abū Bišr Mattā est sensiblement plus proche de l'original grec que la traduction anonyme, et l'on avait avancé l'idée que celle-ci était une «correction» de celle-là. Nous souscrivons à cette opinion, et un exemple comme celui de la traduction des lignes 71b17-19 des *Seconds Analytiques*, exposé plus haut, nous paraît à cet égard décisif. Mais cet exemple même pose aussi la question de l'interprétation du texte aristotélicien par Abū Bišr Mattā, et du rôle de

<sup>54</sup> Cf. J. Reginald O'Donnell, éd., «Themistius' Paraphrasis of the Posterior Analytics in Gerard of Cremona's Translation», *Mediaeval Studies* 20 (1958): 290.

l'intermédiaire syriaque dans cette interprétation. Quelques notes marginales du *Parisinus* attirent l'attention sur des divergences entre la version arabe d'Abū Bišr et la version syriaque antérieure — par exemple, des omissions dans le syriaque par rapport au texte arabe que lit le glossateur (Ibn Suwār, probablement) — qui laissent penser qu'Abū Bišr a parfois interprété le texte en le traduisant, ou encore qu'il s'est reporté à une autre source. Liée à ce problème est la question de l'usage des commentaires grecs de Thémistius et de Philopon par les interprètes arabes.

Le commentaire de Philopon, on l'avait déjà remarqué, a sans aucun doute été largement utilisé dans la tradition d'étude du texte à Bagdad, par al-Ḥasan ibn Suwār, et déjà auparavant par Yahyā ibn 'Adī, comme le montrent les gloses du *Parisinus* qui ont pour source ce commentaire. Dans le cas d'Abū Bišr Mattā, la question reste posée de savoir si sa source principale ne serait pas Thémistius plutôt que Philopon. Et certaines divergences entre son interprétation du texte d'Aristote (touchant, par exemple, les lignes 71b17–19 déjà dites, ou I, 19, 82a20) et celles des commentateurs grecs amènent aussi à s'interroger sur le contenu de son commentaire, mais il faudrait une recherche systématique touchant les fragments conservés de ce dernier pour tenter d'esquisser une réponse sur ce point.

La traduction anonyme, quant à elle, — nous croyons l'avoir établi — apparaît comme le produit d'une activité de commentaire, intégré dans une paraphrase du texte grec. Le point de départ de cette traduction, de caractère plus ou moins paraphrastique selon les lieux, est le texte d'Abū Bišr Mattā, mais son auteur a puisé aux sources grecques, pour la composer, et principalement, selon nous, dans le commentaire de Thémistius.

Averroès a donc trouvé dans la version anonyme, non seulement une traduction au sens traditionnel du terme, mais encore, en quelque sorte, un commentaire en puissance, celui qui est intégré dans cette version. Il serait alors intéressant d'examiner, à l'avenir, comment cette version anonyme a pu orienter son propre commentaire, et comment il a utilisé tout à la fois cette version anonyme, fondée notamment sur Thémistius, et la paraphrase de Thémistius dont il a par ailleurs directement connaissance, grâce à la traduction d'Abū Bišr Mattā.